

BERNARD STIEGLER



« La mémoire humaine est intégralement conditionnée par les dispositifs de mémorisation externes »



Commençons par un peu d'histoire. En 1987, vous étiez commissaire de l'exposition « Mémoires du futur », au centre Pompidou, à Paris. Quel en était le principe ?

Bernard Stiegler : À l'époque, je travaillais au Collège international de philosophie, où je donnais un séminaire autour de mes réflexions d'alors sur les rapports entre la mémoire humaine et la technique. Un colloque s'est ensuivi, au château de Vincennes. En pleine préparation du dixième anniversaire de l'établissement, Jean Maheu, le président du centre Pompidou m'a ensuite proposé d'organiser une exposition sur ce que serait la culture du *xxi*^e siècle. Avec Catherine Counot, de la Bibliothèque publique d'information, nous nous sommes attachés à figurer l'avenir des bibliothèques dans un contexte où j'étais

BIO EXPRESS

1^{er} AVRIL 1952
Naissance à Villebon-sur-Yvette (Essonne).

1993
Thèse de philosophie sous la direction de Jacques Derrida.

2002
Directeur de l'Ircam.

2006
Directeur de l'Institut de recherche et d'innovation (IRI) du centre Pompidou.

2018
La Technique et le Temps, vol. 1, 2 et 3, Fayard, 2018.

2018
Qu'appelle-t-on penser ? L'immense régression, Les liens qui libèrent, 2018.

convaincu que la mémoire collective allait devenir l'enjeu central du développement industriel. Ni moi ni personne ne savait ce que serait la bibliothèque du *xxi*^e siècle. J'ai donc proposé de montrer ce que je souhaitais qu'elle soit.

Pendant plus de deux ans, nous avons travaillé avec des historiens, des archéologues, des informaticiens, des spécialistes des bibliothèques et de la « documentique »... C'était le début des bases de données, et le succès en France de la télématique.

L'exposition, tout en jouant sur une mise en perspective où l'on remontait le temps, mettait en regard le temps réel et le temps différé : d'un côté, des télécopieurs de l'AFP et leur flot de dépêches, des chaînes de télévision du monde entier... ; de l'autre, les premiers CD-Rom, le *Trésor de la langue française informatisé*, qui était une production du CNRS, les archives de l'INA, notamment.

L'INA était associé à un atelier au sein duquel les visiteurs pouvaient s'inscrire pour apprendre à monter des images – avec de prestigieux formateurs, tel Serge Daney. Après une journée de formation, et l'étude des journaux télévisés de la veille (à cette époque, 30 chaînes de télévision étaient accessibles en France), les participants pouvaient construire des « contre-journaux télévisés » en s'appuyant en particulier sur les archives de l'INA et les bases de données. Les résultats étaient souvent saisissants!

Dans d'autres ateliers, où intervenaient des écrivains, on apprenait à interpréter les dépêches de l'AFP avec un logiciel d'aide à l'écriture dans les styles de Zola, de Flaubert... inspiré des travaux de l'Oulipo. Dans un troisième, on pratiquait la recherche documentaire avancée pour tous.

Nous posons ainsi que l'avenir était aux réseaux, et que le XXI^e siècle verrait s'en développer les pratiques instrumentées les plus inattendues. Nous voulions en outre affirmer qu'une société est constituée par sa mémoire, et que cette mémoire doit être vivante – son industrialisation pouvant à cet égard induire quelques questions: comment en effet imaginer l'avenir du savoir dans une société qui transforme tout en information?

Quelle différence faites-vous entre savoir et information?

Bernard Stiegler: Le savoir est une transformation de l'information. Celle-ci perd de la valeur avec le temps. De fait, la valeur d'une dépêche d'actualité s'évapore du jour au lendemain. Du point de vue de la théorie de l'information, cette valeur est calculable à partir d'un modèle entropique selon lequel plus l'information diffuse, moins elle informe.

À l'inverse, le savoir est cumulatif, et, en cela, néguentropique: il ne perd pas sa valeur et, tout au contraire, il s'enrichit avec le temps. Albert Einstein ne rend pas Isaac Newton obsolète: il le réinterprète. Il faut étudier Newton pour étudier Einstein. Tous les savants sont de tels « nains sur des épaules de géants », et tous les domaines du savoir sont plus ou moins cumulatifs – y compris le football, la cuisine, la maçonnerie et le jeu d'échecs...

Avec l'exposition « Mémoires du futur », nous annonçons que le XXI^e siècle serait celui de la mémoire et de son exploitation par des moyens technologiques et industriels, mais aussi des

menaces qu'il pouvait y avoir à la réduire à de l'information. Le défi était alors – et est toujours – d'empêcher que l'information ne détruise le savoir, et avec lui, la société. Pour ce faire, l'éducation doit être réinventée de A à Z, du Collège de France à la maternelle, et de façon à faire des citoyens des connaisseurs de ces technologies, qu'ils en soient des praticiens, et non des esclaves, ni même de simples « utilisateurs » en réalité consommateurs. Pour le moment, c'est très mal parti...

Vous différenciez également l'avenir et le devenir. De quelle façon?

Bernard Stiegler: Pour répondre, voyons ce qui distingue d'une part le vivant du non vivant, et d'autre part les êtres humains des autres êtres vivants. Une table n'a pas de besoin particulier à assouvir: elle n'a pas à se nourrir par exemple – à l'inverse du moindre asticot. Sans garantie d'être encore vivant demain, ce minuscule être vivant est emporté à court terme par le devenir entropique de l'Univers. Si la table peut conserver sa structure à beaucoup plus long terme, elle n'a pas à maintenir sa structure en se nourrissant, cependant que table et asticot sont tous deux inéluctablement pris dans l'augmentation de l'entropie, c'est-à-dire du désordre.

Avec l'apparition au XVIII^e siècle du concept d'entropie, la question de l'instabilité fondamentale de l'Univers en totalité fut tout à coup posée. Ce bouleversement aura été un choc énorme, qui n'est d'ailleurs toujours pas surmonté aujourd'hui – ni par les physiciens, ni par les philosophes. On sait désormais que l'Univers va vers un refroidissement généralisé.

Cependant, depuis les travaux d'Erwin Schrödinger, tout être vivant est caractérisé par sa capacité à lutter contre ce devenir, contre cette augmentation de l'entropie: il a un avenir, qu'il inscrit dans le devenir, et, en provoquant ce que

la théorie des systèmes appelle une bifurcation, il peut « remonter le courant » de l'entropie, et produire localement un ordre au lieu d'un désordre. Schrödinger parlait en cela d'entropie négative, ou néguentropie.

Qu'en est-il des êtres humains?

Bernard Stiegler: Ce ne sont pas seulement des êtres vivants: regardez Stephen Hawking, un être biologiquement non-viable, et néanmoins considéré comme l'un des personnages les plus importants de la physique contemporaine. Il « était » à travers ce qui n'était pas vivant. Pour le comprendre, il faut mobiliser un concept qui a été formulé par Alfred Lotka. Ce mathématicien et statisticien est surtout connu pour les équations dites de Lotka-Volterra concernant la dynamique des populations, mais le plus important est ce qu'il publie en 1945: il pose alors que les êtres humains sont essentiellement dotés d'organes exosomatiques, en premier lieu les outils. Ils ont bien des organes endosomatiques (des yeux, des oreilles...), mais les plus importants sont exosomatiques.

L'anthropologue André Leroi-Gourhan avançait ce genre d'idées en tentant de ne pas se fâcher avec le point de vue darwinien dominant. Lotka est plus direct. Selon lui, l'évolution humaine est avant tout exosomatique et donc orthogénétique. En d'autres termes, elle peut échapper à la sélection naturelle, et cette vision rompt avec une compréhension darwinienne de l'être humain.

La rupture entre l'animalité et l'humanité relève de ce que les Grecs appelaient la *noësis*, c'est-à-dire la capacité à penser, à faire une démonstration, à raisonner, à prendre une décision... L'asticot ne décide de rien, il essaie de vivre en étant mu par les instincts inscrits dans son patrimoine génétique et ses relations avec l'environnement. ➤